

2019-2020 Cita cultural- Departamento de
Filología Francesa

Concours de Lecture à voix haute
(12.11.2019)

Participants

- [BISI](#), Paola. « Cet Amour », *Paroles*, Jacques Prévert, 1945
- [BOLAND](#) SECO DE LUCENA, Hélène. « Pour faire le portrait d'un oiseau », *Paroles*, Jacques Prévert, 1945
- [CHERIF](#) ANECHE, Sabrina. *Poèmes écrits par ma mère Amina Aneche Remmas en Alger entre 1984 et 1990*.
- [DEL POZO](#), Carmen. « Lettre de Jean-Charles Alphand à la protestation des artistes contre la Tour Eiffel »
- [FLORENTINA](#) TANASE, Geanina. « Nous sommes tous des féministes », Ngozi Adichie Chimamanda
- [FOLGOSO](#) GARCIA, Carmen. « Minuit et demi », anonyme. Programme de radio *J'ai testé pour vous*.
- [GAMBELLA](#), Sara. *Le Petit Prince*, Antoine de Saint-Exupéry, 1943, extrait du chapitre 21.
- [GARCÍA](#) LÓPEZ, Pablo. *L'enfant de sable*, Tahar Ben Jelloun, 1985, 74 – 75
- [GUZMÁN](#) PÉREZ, Juan José. *Vendredi ou la vie sauvage*, Michel Tournier, 1971
- [HARMAND](#), Tom. *Le Meilleur des mondes (Brave New World)*, Aldous Huxley, 1932
- [JUSTE](#) GONZÁLEZ, Inés. « Le chat noir », *Nouvelles histoires extraordinaires*, Edgar Allan Poe, 1843, traduit par Charles Baudelaire, 1884
- [LABORÍAS](#) PÉREZ, Marta. « Déjeuner du matin », Jacques Prévert
- [LEIZA](#) DÁVILA, Alba. *L'Homme qui plantait des arbres*, Jean Giono, 1996, 10-13.
- [LINSSEN](#), Tathian. « Braqueur en culotte courte », M. Jaeger, *Shortédition* (en ligne)
- [LUQUE](#) PEÑALVER, Alexandra. « Mes biens chères sœurs », Chloé Délaume.
- [MEDINA](#) LÓPEZ, María Isabel. *Le Petit Prince*, Antoine de Saint-Exupéry, [1943]1999, 73–78.
- [MORENO](#) REGAÑA, Belén. *Terre des Hommes*, Antoine de Saint-Exupéry, [1939]1974, 182-185
- [NAVARRO](#) ESPARZA, Raquel. « La princesse au petit pois », H.C. Andersen, Touslescontes.com (en ligne).
- [OLIVER](#) CARRASCO, Rocío. « La mort de Gavroche », *Les Misérables*. Victor Hugo (en ligne)
- [PROVOST](#), Simon. *Je suis d'ailleurs*, H. P. Lovecraft, 1926 (*The Outsider*)
- [ROSA](#) ROSA, Marta. *Le premier amour*, Véronique Olmi, 2010, Ed. Grasset.
- [RUIZ](#), Pablo. « Chanson d'automne », Paul Verlaine
- [SAETA](#) MARCOS, María del Mar. « Le Crépuscule du soir », *Les Fleurs du Mal*, Charles Baudelaire (1857)
- [SÁNCHEZ](#) LÓPEZ, Ainhoa. *À la recherche du temps perdu* XI. *La prisonnière* (Première partie), Marcel Proust.
- [SUÁREZ](#) BLANCO, Daniel. *Les derniers jours de nos pères*. J. Dicker, 2012, Fallois, 243 244.
- [TAITEUF](#) BAYA, Nora. *Le Petit Prince*, Antoine de Saint-Exupéry, 1943, chapitre 8
- [VÁZQUEZ](#) LUCENA, Andrés. *Recueil : Poésies diverses*, Pierre de Ronsard (1587)
- [VILAS](#) ANTELO, David. « Liberté », Paul Eluard

Paola BISI

« Cet Amour », *Paroles*, Jacques Prévert, 1945, Gallimard

Cet amour
Si violent
Si fragile
Si tendre
Si désespéré
Cet amour
Beau comme le jour
Et mauvais comme le temps
Quand le temps est mauvais
Cet amour si vrai
Cet amour si beau
Si heureux
Si joyeux
Et si dérisoire
Tremblant de peur comme un enfant dans le noir
Et si sûr de lui
Comme un homme tranquille au milieu de la nuit
Cet amour qui faisait peur aux autres
Qui les faisait parler
Qui les faisait blêmir
Cet amour guetté
Parce que nous le guettions
Traqué blessé piétiné achevé nié oublié
Parce que nous l'avons traqué blessé piétiné achevé nié oublié
Cet amour tout entier
Si vivant encore
Et tout ensoleillé
C'est le tien
C'est le mien
Celui qui a été
Cette chose toujours nouvelle
Et qui n'a pas changé
Aussi vrai qu'une plante
Aussi tremblante qu'un oiseau
Aussi chaude aussi vivant que l'été
Nous pouvons tous les deux
Aller et revenir
Nous pouvons oublier
Et puis nous rendormir
Nous réveiller souffrir vieillir
Nous endormir encore
Rêver à la mort,
Nous éveiller sourire et rire
Et rajeunir
Notre amour reste là

Têtu comme une bourrique
Vivant comme le désir
Cruel comme la mémoire
Bête comme les regrets
Tendre comme le souvenir
Froid comme le marbre
Beau comme le jour
Fragile comme un enfant
Il nous regarde en souriant
Et il nous parle sans rien dire
Et moi je l'écoute en tremblant
Et je crie Je crie pour toi Je crie pour moi
Je te supplie
Pour toi pour moi et pour tous ceux qui s'aiment
Et qui se sont aimés
Oui je lui crie
Pour toi pour moi et pour tous les autres
Que je ne connais pas
Reste là
Là où tu es
Là où tu étais autrefois
Reste là
Ne bouge pas
Ne t'en va pas
Nous qui nous sommes aimés
Nous t'avons oublié
Toi ne nous oublie pas
Nous n'avions que toi sur la terre
Ne nous laisse pas devenir froids
Beaucoup plus loin toujours
Et n'importe où
Donne-nous signe de vie
Beaucoup plus tard au coin d'un bois
Dans la forêt de la mémoire
Surgis soudain
Tends-nous la main
Et sauve-nous.

Hélène BOLAND SECO DE LUCENA

« Pour faire le portrait d'un oiseau », *Paroles*, Jacques Prévert, 1945

Peindre d'abord une cage
avec une porte ouverte
peindre ensuite
quelque chose de joli
quelque chose de simple
quelque chose de beau
quelque chose d'utile
pour l'oiseau
placer ensuite la toile contre un arbre
dans un jardin
dans un bois
ou dans une forêt
se cacher derrière l'arbre
sans rien dire
sans bouger ...
Parfois l'oiseau arrive vite
mais il peut aussi bien mettre de longues années
avant de se décider
Ne pas se décourager
attendre
attendre s'il le faut pendant des années
la vitesse ou la lenteur de l'arrivée de l'oiseau
n'ayant aucun rapport
avec la réussite du tableau
Quand l'oiseau arrive
s'il arrive
observer le plus profond silence
attendre que l'oiseau entre dans la cage
et quand il est entré
fermer doucement la porte avec le pinceau
puis
effacer un à un tous les barreaux
en ayant soin de ne toucher aucune des plumes de l'oiseau
Faire ensuite le portrait de l'arbre
en choisissant la plus belle de ses branches
pour l'oiseau
peindre aussi le vert feuillage et la fraîcheur du vent
la poussière du soleil
et le bruit des bêtes de l'herbe dans la chaleur de l'été
et puis attendre que l'oiseau se décide à chanter
Si l'oiseau ne chante pas
c'est mauvais signe
signe que le tableau est mauvais
mais s'il chante c'est bon signe
signe que vous pouvez signer

Alors vous arrachez tout doucement
une des plumes de l'oiseau
et vous écrivez votre nom dans un coin du tableau.

Sabrina CHERIF ANECHE

Poèmes écrits par ma mère Amina Aneche Remmas en Alger entre 1984 et 1990.

POÈME 1

Le ciel semé d'étoiles
Dans l'infini s'étale
Et dans la fraîcheur du soir
Mon regard transperce le noir
À la recherche d'un espoir
Qui réduira mes déboires.

Dans le noir du soir
Une étincelle jaillit
C'est l'éclat d'une étoile
Qui allonge ses pétales
Mon cœur se serra
De peur de ce qui arrivera.

Mais soudain, un visage apparaît
Si doux et si calme
Qu'il reprend la paix en mon âme.
Tu es le seul être à qui je parle en silence
Le silence est mon ami
Et toi, tu es mon amour pour Toujours
Car désormais un même destin
Nous entoure!

POÈME 2: A quand l'éveil ?

Sébastien-Roch Nicolas de Chamfort a dit: « La plus perdue de toutes les journées est celle où l'on n'a pas ri »

J'ai perdu mon sourire
Dans un pays qui ne sait pas écrire
Voulant leur rendre l'existence fertile
Je me suis retrouvée sans aucun avenir.

J'ai perdu mon sourire
Le jour où ma voix s'affirma,
Car la raison n'est pas acceptée
Chez ce peuple assommé.

J'ai perdu mon sourire
Entre les murs d'une prison
Sombre et étouffante
Récompense d'une conscience.

Peuple si tu veux garder ton sourire
Ferme les yeux et marche dans l'ombre

La lumière n'est que malheur
Pour celui qui ignore Les Valeurs.

POÈME 3: Le cri de désespoir

J'entends un cri de désespoir,
Qui s'élève dans le noir
Déchirant la calme du soir,
Frère n'hésite pas à me croire.

Passant par l'Afrique noire,
Le malheur règne en noi,
Le plus fort dicte sa loi,
Frère, crois en ma foi.

Regards où habite l'innocence,
Détruits par des âmes sans scrupules,
Frère! Que se passe-t-il?
Les hommes tuent sans recule.

Vieillards, femmes, enfants,
Tous subissent le même sort.
Racisme implanté dans les cœurs,
A quand la délivrance?

Le calme revient
Et les cris s'étouffent
Enfoncés dans un souffre,
C'est le signe de la mort.

Carmen DEL POZO SOLER

Lettre de Jean-Charles Alphand à la protestation des artistes contre la Tour Eiffel (Février 1887)

Messieurs Victorien Sardou, Alexandre Dumas, François Coppée et vous tous qui avez délivré ce message chargé d'un fort ressentiment et d'une grande crainte de ce monstre d'acier, considérez-vous que cette géante métallique imposerait le déshonneur de Paris aux yeux du monde ?

Vous me parlez d'une « tour de Babel », mais il ne s'agit point d'un quelconque monument destiné à grimper jusqu'au haut des cieux, mais d'une oeuvre architecturale destinée à imposer Paris aux yeux de la France, si ce n'est aux yeux du monde.

[...]

Cette tour sera certes « boulonnée » mais apprenez, ô vous qui me lisez, que tout objet décrit comme solide contient du métal, ainsi apprenez que le bois brûle et se brise, et que la pierre s'effrite au fil des âges. Nous construisons, Messieurs, le souvenir de cette époque livrée aux futures générations, lorsque vos maisons et vos immeubles seront détruits par la course irréductible du temps, se dressera alors ce fier symbole qui démontrera sa solidité, et ainsi celle de Paris, aux yeux de l'univers.

[...]

Oui, certes, j'aime Paris, j'aime ses foules, ses marchés, ses monuments. J'aime tout en Paris et je donnerais tout pour elle, j'ai certes embelli Paris mais cette oeuvre monumentale, aux dimensions dantesques, sera le clou de cette exposition universelle, elle sera mon chef d'oeuvre.

Vous décrivez mon amour de ce qui est beau, de ce qui est grand, de ce qui est juste ; mais alors, pourquoi ces clameurs ? Pourquoi ces cris ? Cette fougue ? Cette oeuvre est créée pour démontrer qu'il n'y a pas plus belle cité que Paris ; par sa taille, cette tour fera résonner Paris jusqu'en Orient, à travers les steppes glacées, les plaines brûlantes du désert, à travers vents et marées, le monde entier retiendra son souffle lors de la découverte de cette tour gigantesque ; tous seront ébahis par la prouesse de Paris.

Enfin, pour la plus grande gloire de Paris ; et donc de la France, ceux qui auront le courage d'oser grimper au sommet de cette titanesque dame d'acier découvriront alors un paysage à nul autre pareil, ils pourront alors admirer notre somptueuse cité dans tout son éclat, la découvrant d'un point à un autre avec son éclatante beauté qui étonnera toujours les foules.

Voilà pourquoi, chers confrères de l'esthétisme, je m'acharne à faire aboutir ce projet de titan qui a besoin des efforts de tous, mais surtout, de l'accord de tous. Notre geste ne peut être critiqué, mais doit être encouragé, notre projet doit être placé dans l'admiration de tous les bons français.

Nous construisons l'avenir.

Nous construisons la nouvelle cité de Paris.

Nous construisons la tour Eiffel.

Geanina FLORENTINA TANASE

« Nous sommes tous des féministes » de Ngozi Adichie Chimamanda¹

« La culture ne crée pas les gens. Les gens créent la culture. S'il est vrai que notre culture ne reconnaît pas l'humanité pleine et entière des femmes, nous pouvons et devons l'y introduire.

Je pense très souvent à mon ami Okoloma. Puisse-t-il reposer en paix ainsi que les autres passagers qui ont perdu la vie dans cet accident de Sosoliso. Ceux qui l'ont aimé ne l'oublieront jamais. Okoloma avait raison de me qualifier de féministe ce jour-là, il y a bien longtemps. Je suis une féministe.

Et quand, il y a tant d'années, j'avais cherché le sens du mot dans le dictionnaire, j'avais lu : *Féministe : une personne qui croit à l'égalité sociale, politique et économique des sexes.*

D'après ce qu'on m'a raconté sur elle, mon arrière-grand-mère était féministe. Elle s'est enfuie de la maison de l'homme qu'elle ne voulait pas épouser et a épousé l'homme de son choix. Elle ne se laissait pas faire, elle protestait et élevait la voix si elle avait l'impression d'être spoliée au prétexte qu'elle était une femme. Ce n'est pas parce qu'elle ignorait le terme *féministe* qu'elle ne l'était pas. La plupart d'entre nous devraient revendiquer ce mot. Le féministe le plus fervent que je connaisse, c'est mon frère Kene, un jeune homme par ailleurs adorable, beau et viril. Pour ma part, je considère comme féministe un homme ou une femme qui dit, oui, la question du genre telle qu'elle existe aujourd'hui pose problème et nous devons le régler, nous devons faire mieux. *Tous* autant que nous sommes, femmes et hommes. »

¹ Édition : FolioInédit. Pages : 49-50.

Carmen FOLGOSO GARCIA

« Minuit et demi » (anonyme). **Programme de radio *J'ai testé pour vous***.

Ma seule limite c'est la distance
La distance qui détruit et affaiblit
Même si j'ai toute confiance
J'ai conscience que c'est une défaillance

Je veux te voir, te sentir, te toucher
Je plaiderai coupable d'avoir aimé
Ne me laisse pas ton fantôme
Il hante chacun de mes psaumes

Donne-moi ta main pour ne plus jamais la lâcher
Mais tu m'échappes et la porte claquée
Je tombe dans cet abîme que tu as creusé
Voleur de mon cœur, tu n'as pas le droit de le laisser s'abîmer

S'il te plaît ne te rend pas joueur
Tu contrôles mon cœur et mes pleurs
J'ai le mal du siècle et ça m'écoeure
J'veux pas d'un héros romantique, j'les connais par cœur
Tel Julien Sorel dans toute sa décadente splendeur

Même si tu reviens dans mon lit
Pour nous enivrer toute la nuit
Corps contre corps brûlants d'envie
Ne serait-ce pas pour tromper l'ennui ?

Faisons des détours, mon amour
Avant de déclencher le compte à rebours
Où on ne pourra plus faire demi-tour
L'explosion nous rendra sourds

Je t'ai tiré deux balles dans l'abdomen
Prise dans les tourments de Verlaine

Enferme-moi à perpétuité

Dans la Bastille de ton cœur inhabité

Je veux trouver refuge dans le jardin d'Epicure

Avoir la force du roi Arthur pour Excalibur

Larguer le spleen de Baudelaire sur l'orée

Dans tes yeux vagues, je t'en prie laisse-moi rêver

Sous la noirceur de la lune

Et la chaleur du bitume

Marchants déréalisés

Les néons percent l'obscurité

Seulement le son de ta voix

Morphée ne nous attrapera pas

Main dans la main une dernière fois

Plus rien n'existe contre toi

"Wherever you go, go with all your heart"

Sous ton regard de daemon destination Paris

J'm'attache sur les rails de mon train de vie

Heure du départ, minuit et demi

Sara GAMBELLA

Le Petit Prince, Antoine de Saint-Exupéry, 1943, extrait du chapitre 21

C'est alors qu'apparut le renard:

- Bonjour, dit le renard.
- Bonjour, répondit poliment le petit prince, qui se retourna mais ne vit rien.
- Je suis là, dit la voix, sous le pommier.
- Qui es-tu ? dit le petit prince. Tu es bien joli...
- Je suis un renard, dit le renard.
- Viens jouer avec moi, lui proposa le petit prince. Je suis tellement triste...
- Je ne puis pas jouer avec toi, dit le renard. Je ne suis pas apprivoisé.
- Ah! pardon, fit le petit prince.

Mais, après réflexion, il ajouta:

- Qu'est-ce que signifie "apprivoiser" ?
- Tu n'es pas d'ici, dit le renard, que cherches-tu ?
- Je cherche les hommes, dit le petit prince. Qu'est-ce que signifie "apprivoiser" ?
- Les hommes, dit le renard, ils ont des fusils et ils chassent. C'est bien gênant ! Ils élèvent aussi des poules. C'est leur seul intérêt. Tu cherches des poules ?
- Non, dit le petit prince. Je cherche des amis. Qu'est-ce que signifie "apprivoiser" ?
- C'est une chose trop oubliée, dit le renard. Ça signifie "créer des liens..."
- Créer des liens ?
- Bien sûr, dit le renard. Tu n'es encore pour moi qu'un petit garçon tout semblable à cent mille petits garçons. Et je n'ai pas besoin de toi. Et tu n'as pas besoin de moi non plus. Je ne suis pour toi qu'un renard semblable à cent mille renards. Mais, si tu m'apprivoises, nous aurons besoin l'un de l'autre. Tu seras pour moi unique au monde. Je serai pour toi unique au monde...
- Je commence à comprendre, dit le petit prince. Il y a une fleur... je crois qu'elle m'a apprivoisé...
- C'est possible, dit le renard. On voit sur la Terre toutes sortes de choses...
- Oh! ce n'est pas sur la Terre, dit le petit prince.

Le renard parut très intrigué :

- Sur une autre planète ?
- Oui.

- Il y a des chasseurs, sur cette planète-là ?

- Non.

- Ça, c'est intéressant ! Et des poules ?

- Non.

- Rien n'est parfait, soupira le renard.

Mais le renard revint à son idée:

- Ma vie est monotone. Je chasse les poules, les hommes me chassent. Toutes les poules se ressemblent, et tous les hommes se ressemblent. Je m'ennuie donc un peu. Mais, si tu m'apprivoises, ma vie sera comme ensoleillée. Je connaîtrai un bruit de pas qui sera différent de tous les autres. Les autres pas me font rentrer sous terre. Le tien m'appellera hors du terrier, comme une musique. Et puis regarde ! Tu vois, là-bas, les champs de blé ? Je ne mange pas de pain. Le blé pour moi est inutile. Les champs de blé ne me rappellent rien. Et ça, c'est triste ! Mais tu as des cheveux couleur d'or. Alors ce sera merveilleux quand tu m'auras apprivoisé ! Le blé, qui est doré, me fera souvenir de toi. Et j'aimerai le bruit du vent dans le blé...

Le renard se tut et regarda longtemps le petit prince:

- S'il te plaît... apprivoise-moi ! dit-il.

- Je veux bien, répondit le petit prince, mais je n'ai pas beaucoup de temps. J'ai des amis à découvrir et beaucoup de choses à connaître.

- On ne connaît que les choses que l'on apprivoise, dit le renard. Les hommes n'ont plus le temps de rien connaître. Ils achètent des choses toutes faites chez les marchands. Mais comme il n'existe point de marchands d'amis, les hommes n'ont plus d'amis. Si tu veux un ami, apprivoise-moi !

- Que faut-il faire ? dit le petit prince.

- Il faut être très patient, répondit le renard. Tu t'assoiras d'abord un peu loin de moi, comme ça, dans l'herbe. Je te regarderai du coin de l'œil et tu ne diras rien. Le langage est source de malentendus. Mais, chaque jour, tu pourras t'asseoir un peu plus près...

Le lendemain revint le petit prince.

Pablo GARCÍA LÓPEZ

L'enfant de sable, Tahar Ben Jelloun, 1985, 74–75

» Depuis que je me suis retiré dans cette chambre, je ne cesse d'avancer sur les sables d'un désert ou je ne vois pas d'issue, ou l'horizon est à la rigueur une ligne bleue, toujours mobile, et je rêve de traverser cette ligne bleue pour marcher dans une steppe sans but, sans penser à ce qui pourrait advenir... Je marche pour me dépouiller, pour me laver, pour me débarrasser d'une question qui me hante et dont je ne parle jamais : le désir. Je suis las de porter en mon corps ses insinuations sans pouvoir ni les repousser ni les faire miennes. Je resterai profondément inconsolé, avec un visage qui n'est pas le mien, et un désir que je ne peux nommer.

» Je voudrais enfin vous dire pourquoi votre lettre m'a découragé : vous versez tout d'un coup dans la morale. Comme vous savez, je hais la psychologie et tout ce qui alimente la culpabilité. Je pensais que la fatalité musulmane (existe-t-elle ?) nous épargnerait ce sentiment mesquin, petit et malodorant. Si je vous écris, si j'ai accepté d'entretenir avec vous un dialogue épistolaire, ce n'est pas pour que soit reproduite la morale sociale. La grande, l'immense épreuve que je vis n'a de sens qu'en dehors de ces petits schémas psychologiques qui prétendent savoir et expliquer pourquoi une femme est une femme et un homme est un homme. Sachez, ami, que la famille, telle qu'elle existe dans nos pays, avec le père tout-puissant et les femmes reléguées à la domesticité avec une parcelle d'autorité que leur laisse le mâle, la famille, je la répudie, je l'enveloppe de brume et ne la reconnais plus.

» J'arrête ici, car je sens monter en moi la colère, et je ne peux pas me permettre le luxe de faire cohabiter dans la même blessure la détresse qui me fait vivre et la colère qui dénature le fond de mes pensées, le sens de mon but, même si ce but est égaré dans le désert ou au milieu de la steppe. Je vous laisse à présent et retourne à mes lectures. Peut-être demain ouvrirai-je la fenêtre. A très bientôt. Ami de ma solitude ! »

Juanjo GUZMÁN PÉREZ

Michel Tournier, *Vendredi ou la vie sauvage* (1971)

Vendredi savait depuis longtemps assez d'anglais pour comprendre les ordres que lui donnait Robinson et nommer tous les objets utiles qui l'entouraient.

Un jour cependant, Vendredi montra à Robinson une tache blanche qui palpait dans l'herbe, et il lui dit :

– Marguerite.

– Oui, répondit Robinson, c'est une marguerite.

Mais à peine avait-il prononcé ces mots que la marguerite battait des ailes et s'envolait.

– Tu vois, dit-il aussitôt, nous nous sommes trompés. Ce n'était pas une marguerite, c'était un papillon.

– Un papillon blanc, rétorqua Vendredi, c'est une marguerite qui vole.

Avant la catastrophe, quand il était maître de l'île et de Vendredi, Robinson se serait fâché. Il aurait obligé vendredi à reconnaître qu'une fleur est une fleur et un papillon un papillon. Mais là, il se tut et réfléchit.

Plus tard, Vendredi et lui se promenaient sur la plage. Le ciel était bleu, sans nuages, mais comme il était encore très matin, on voyait le disque blanc de la lune à l'ouest. Vendredi qui ramassait des coquillages montra à Robinson un petit galet qui faisait une tache blanche et ronde sur le sable pur et propre. Alors, il leva la main vers la lune et dit à Robinson :

– Ecoute-moi. Est-ce la lune qui est le galet du ciel ou est-ce ce petit galet qui est la lune du sable ?

Puis il y eut une période de mauvais temps. Des nuages noirs s'amoncelèrent au-dessus de l'île, et bientôt la pluie se mit à crépiter sur les feuillages, à faire jaillir des milliards de petits champignons à la surface de la mer, à ruisseler sur les rochers. Vendredi et Robinson s'étaient abrités sous un arbre. Vendredi s'échappa soudain et s'exposa à la douche. Il renversait son visage en arrière et laissait l'eau couler sur ses joues. Il s'approcha de Robinson.

– Regarde, lui dit-il, les choses sont tristes, elles pleurent. Les arbres pleurent, les rochers pleurent, les nuages pleurent, et moi, je pleure avec eux. Ouh, ouh, ouh ! La pluie, c'est le grand chagrin de l'île et de tout...

Robinson commençait à comprendre. Il acceptait peu à peu que les choses les plus éloignées les unes des autres – comme la lune et un galet – puissent se ressembler au point d'être confondues, et que les mots volent d'une chose à une autre, même si cela devait un peu embrouiller les idées.

Tom HARMAND

Le Meilleur des mondes (Brave New World), Aldous Huxley, 1932

Le Directeur parcourut lentement la longue file des petits lits. Roses et détendus par le sommeil, quatre-vingts petits garçons et petites filles étaient étendus, respirant doucement. Il sortait un chuchotement de sous chaque oreiller. Le D.I.C. s'arrêta et, se penchant sur l'un des petits lits, écouta attentivement.

— Cours élémentaire de Sentiment des Classes Sociales, disiez-vous ? Faites-le répéter un peu plus haut par le pavillon.

À l'extrémité de la pièce, un haut-parleur faisait saillie sur le mur. Le Directeur s'y rendit et appuya sur un interrupteur.

«...sont tous vêtus de vert », dit une voix douce mais fort distincte commençant au milieu d'une phrase, « et les enfants Deltas sont vêtus de kaki Oh, non, je ne veux pas jouer avec des enfants Deltas. Et les Epsilons sont encore pires. Ils sont trop bêtes pour savoir lire ou écrire. Et puis, ils sont vêtus de noir, ce qui est une couleur ignoble. Comme je suis content d'être un Bêta. »

Il y eut une pause ; puis la voix reprit :

« Les enfants Alphas sont vêtus de gris. Ils travaillent beaucoup plus dur que nous, parce qu'ils sont si formidablement intelligents. Vraiment, je suis joliment content d'être un Bêta, parce que je ne travaille pas si dur. Et puis, nous sommes bien supérieurs aux Gammas et aux Deltas. Les Gammas sont bêtes. Ils sont tous vêtus de vert, et les enfants Deltas sont vêtus de kaki. Oh, non, je ne veux pas jouer avec les enfants Deltas. Et les Epsilons sont encore pires. Ils sont trop bêtes pour savoir...»

Le Directeur remit l'interrupteur dans sa position primitive. La voix se tut. Ce ne fut plus que son grêle fantôme qui continua à marmotter de sous les quatre-vingt oreillers.

— Ils entendront cela répété encore quarante ou cinquante fois avant de se réveiller ; puis, de nouveau, jeudi ; et samedi, de même. Cent vingt fois, trois fois par semaine, pendant trente mois. Après quoi, ils passeront à une leçon plus avancée.

Des roses et des secousses électriques, le kaki des Deltas et une bouffée d'assa foetida – liés indissolublement avant que l'enfant sache parler. Mais le conditionnement que des paroles n'accompagnent pas est grossier et tout d'une pièce ; il est incapable de faire saisir les distinctions plus fines, d'inculquer les modes de conduite plus complexes. Pour cela, il faut des paroles, mais des paroles sans raison. En un mot, l'hypnopédie.

— La plus grande force moralisatrice et socialisatrice de tous les temps.

Les étudiants inscrivent cela dans leurs calepins. Le savoir puisé directement à la source.

De nouveau, le Directeur toucha l'interrupteur.

«...si formidablement intelligents, disait la voix douce, insinuante, infatigable. Vraiment, je suis joliment content d'être un Bêta, parce que...»

Non pas tout à fait comme des gouttes d'eau, bien que l'eau, en vérité, soit capable de creuser à la longue des trous dans le granit le plus dur ; mais plutôt comme des gouttes de cire à cacheter liquide, des gouttes qui adhèrent, s'incrument, s'incorporent à ce sur quoi elles tombent, jusqu'à ce qu'enfin le roc ne soit plus qu'une seule masse écarlate.

— Jusqu'à ce qu'enfin l'esprit de l'enfant, ce soit ces choses suggérées, et que la somme de ces choses suggérées, ce soit l'esprit de l'enfant. Et non pas seulement l'esprit de l'enfant. Mais également l'esprit de l'adulte – pour toute sa vie. L'esprit qui juge, et désire, et décide – constitué par ces choses suggérées. Mais toutes ces choses suggérées, ce sont celles que nous suggérons, nous ! – Le Directeur en vint presque à crier, dans son triomphe. – Que suggère l'État. – Il tapa sur la table la plus proche.

— Il en résulte, par conséquent...
Un bruit le fit se retourner.

— Oh ! Ford, dit-il, d'un autre ton, voilà que j'ai réveillé les enfants !

Inés JUSTE GONZÁLEZ

« Le chat noir », *Nouvelles histoires extraordinaires*, Edgar Allan Poe, 1843, traduit par Charles Baudelaire, 1884

Relativement à la très étrange et pourtant très familière histoire que je vais coucher par écrit, je n'attends ni ne sollicite la créance¹. Vraiment, je serais fou de m'y attendre dans un cas où mes sens eux-mêmes rejettent leur propre témoignage. Cependant, je ne suis pas fou, et très certainement je ne rêve pas. Mais demain je meurs, et aujourd'hui je voudrais décharger mon âme. Mon dessein immédiat est de placer devant le monde, clairement, succinctement et sans commentaires, une série de simples événements domestiques. Dans leurs conséquences, ces événements m'ont terrifié, m'ont torturé, m'ont anéanti. Cependant, je n'essaierai pas de les élucider. Pour moi, ils ne m'ont guère présenté que de l'horreur : à beaucoup de personnes ils paraîtront moins terribles que *baroques*. Plus tard peut-être, il se trouvera une intelligence qui réduira mon fantôme à l'état de lieu commun, quelque intelligence plus calme, plus logique et beaucoup moins excitable que la mienne, qui ne trouvera dans les circonstances que je raconte avec terreur qu'une succession ordinaire de causes et d'effets très naturels.

Dès mon enfance, j'étais noté pour la docilité et l'humanité de mon caractère. Ma tendresse de cœur était même si remarquable qu'elle avait fait de moi le jouet de mes camarades. J'étais particulièrement fou des animaux, et mes parents m'avaient permis de posséder une grande variété de favoris. Je passais presque tout mon temps avec eux, et je n'étais jamais si heureux que quand je les nourrissais et les caressais. Cette particularité de mon caractère s'accrut avec ma croissance, et, quand je devins homme, j'en fis une de mes principales sources de plaisirs. Pour ceux qui ont voué une affection à un chien fidèle et sagace, je n'ai pas besoin d'expliquer la nature ou l'intensité des jouissances qu'on peut en tirer. Il y a dans l'amour désintéressé d'une bête, dans ce sacrifice d'elle-même, quelque chose qui va directement au cœur de celui qui a eu fréquemment l'occasion de vérifier la chétive amitié et la fidélité de gaze² de *l'homme naturel*.

Je me mariaï de bonne heure, et je fus heureux de trouver dans ma femme une disposition sympathique à la mienne. Observant mon goût pour ces favoris domestiques, elle ne perdit aucune occasion de me procurer ceux de l'espèce la plus agréable. Nous eûmes des oiseaux, un poisson doré, un beau chien, des lapins, un petit singe et *un chat*.

Ce dernier était un animal remarquablement fort et beau, entièrement noir, et d'une sagacité merveilleuse. En parlant de son intelligence, ma femme, qui au fond n'était pas peu pénétrée de superstition, faisait de fréquentes allusions à l'ancienne croyance populaire qui regardait tous les chats noirs comme des sorcières déguisées. Ce n'est pas qu'elle fût toujours *sérieuse* sur ce point, et si je mentionne la chose, c'est simplement parce que cela me revient, en ce moment même, à la mémoire. Pluton — c'était le nom du chat — était mon préféré, mon camarade. Moi seul, je le nourrissais, et il me suivait dans la maison partout où j'allais. Ce n'était même pas sans peine que je parvenais à l'empêcher de me suivre dans les rues.

Notre amitié subsista ainsi plusieurs années, durant lesquelles l'ensemble de mon caractère et de mon tempérament, par l'opération du démon Intempérance, je rougis de le confesser, subit une altération radicalement mauvaise. Je devins de jour en jour plus morne, plus irritable, plus insoucieux des sentiments des autres. Je me permis d'employer un langage brutal à l'égard de ma femme. À la longue, je lui infligeai même des violences personnelles. Mes pauvres favoris, naturellement, durent ressentir le changement de mon caractère. Non seulement je les négligeais, mais je les maltrais. Quant à Pluton, toutefois, j'avais encore

pour lui une considération suffisante qui m'empêchait de le malmener, tandis que je n'éprouvais aucun scrupule à maltraiter les lapins, le singe et même le chien, quand, par hasard ou par amitié, ils se jetaient dans mon chemin. Mais mon mal m'envahissait de plus en plus, — car quel mal est comparable à l'alcool ? — et à la longue Pluton lui-même, qui maintenant se faisait vieux et qui naturellement devenait quelque peu maussade, Pluton lui-même commença à connaître les effets de mon méchant caractère.

¹Confiance.

²Superficielle, qui manque de profondeur.

Marta LABORÍAS PÉREZ.

« Déjeuner du matin » de Jacques Prévert²

Il a mis le café
Dans la tasse
Il a mis le lait
Dans la tasse de café
Il a mis le sucre
Dans le café au lait
Avec la petite cuiller
Il a tourné
Il a bu le café au lait
Et il a reposé la tasse
Sans me parler

Il a allumé
Une cigarette
Il a fait des ronds
Avec la fumée
Il a mis les cendres
Dans le cendrier
Sans me parler
Sans me regarder

Il s'est levé
Il a mis
Son chapeau sur sa tête
Il a mis son manteau de pluie
Parce qu'il pleuvait
Et il est parti
Sous la pluie
Sans une parole
Sans me regarder

Et moi j'ai pris
Ma tête dans ma main
Et j'ai pleuré.

² Source: <https://genius.com/Jacques-prevert-dejeuner-du-matin-annotated>

Vidéo et musique: <https://youtu.be/l4YoBuJCbfo>

Alba LEIZA DAVILA

L'homme qui plantait des arbres, Jean Giono, 1996, 10-13

Arrivé à l'endroit où il désirait aller, il se mit à planter sa tringle de fer dans la terre. Il faisait ainsi un trou dans lequel il mettait un gland, puis il rebouchait le trou. Il plantait des chênes. Je lui demandai si la terre lui appartenait. Il me répondit que non. Savait-il à qui elle était ? Il ne savait pas. Il supposait que c'était une terre communale, ou peut-être, était-elle la propriété de gens qui ne s'en souciaient pas? Lui ne se souciait pas de connaître les propriétaires. Il planta ainsi cent glands avec un soin extrême.

Après le repas de midi, il recommença à trier sa semence. Je mis, je crois, assez d'insistance dans mes questions puisqu'il y répondit. Depuis trois ans il plantait des arbres dans cette solitude. Il en avait planté cent mille. Sur les cent mille, vingt mille étaient sortis. Sur ces vingt mille, il comptait encore en perdre la moitié, du fait des rongeurs ou de tout ce qu'il y a d'impossible à prévoir dans les desseins de la Providence. Restaient dix mille chênes qui allaient pousser dans cet endroit où il n'y avait rien auparavant.

C'est à ce moment-là que je me souciai de l'âge de cet homme. Il avait visiblement plus de cinquante ans. Cinquante-cinq, me dit-il. Il s'appelait Elzéard Bouffier. Il avait possédé une ferme dans les plaines. Il y avait réalisé sa vie. Il avait perdu son fils unique, puis sa femme. Il s'était retiré dans la solitude où il prenait plaisir à vivre lentement, avec ses brebis et son chien. Il avait jugé que ce pays mourait par manque d'arbres. Il ajouta que, n'ayant pas d'occupations très importantes, il avait résolu de remédier à cet état de choses.

Menant moi-même à ce moment-là, malgré mon jeune âge, une vie solitaire, je savais toucher avec délicatesse aux âmes des solitaires. Cependant, je commis une faute. Mon jeune âge, précisément, me forçait à imaginer l'avenir en fonction de moi-même et d'une certaine recherche du bonheur. Je lui dis que, dans trente ans, ces dix mille chênes seraient magnifiques. Il me répondit très simplement que, si Dieu lui prêtait vie, dans trente ans, il en aurait planté tellement d'autres que ces dix mille seraient comme une goutte d'eau dans la mer.

Tathian LINSSEN

« Braqueur en culotte courte », Jaegert, M. (s.d.). Dans *Shortédition*. Consulté le 4 novembre 2019 sur <https://short-edition.com/fr/oeuvre/tres-tres-court/braqueur-en-culotte-courte>

À l'école, on ne parle que des exploits de Pablo et Brahim. Ma mère dit qu'ils ont une gueule d'ange et un esprit diabolique, la bouche en cœur et le cœur dur. Petits braquages, petits vols, petits trafics, ils voient pourtant les choses en grand. Avec leur imagination débordante, ils s'en mettent plein les poches. Une simple idée ou un mot peut se retourner contre celui qui l'exprime. Succès garanti. Jamais pincés en deux ans de magouilles. Quand j'affirme qu'ils iront loin, ma frangine réplique que la prison n'est qu'à huit cents mètres. S'ils ont échappé à la taule jusque-là, c'est parce qu'ils se dénoncent et rendent leur butin à chaque fois, non sans un sourire espiègle. Un entraînement pour plus tard, qu'ils clament dans la cour de récréation, sûrs d'eux.

Depuis que j'ai quitté mes couches culottes, on me bassine les oreilles avec mixité et ascenseur social. Mon père prétend qu'à eux deux, ils ont emprunté plus d'ascenseurs que Donald Trump en soixante ans. Moi, l'ascenseur, je l'appelle souvent mais il redescend rarement, ou alors quand il le fait, il ne s'arrête pas à mon étage.

Mes potes, ils sont fortiches. En vrai, non, on n'est pas copains, juste dans mes rêves. Je suis originaire d'un autre milieu, d'une banlieue sans histoires avec des villas identiques, des clôtures sorties du même magasin, du fric, un peu, pas trop. Pour ça sans doute que je peux me contenter de l'escalier social. Bref, un quartier plat, lisse, sans relief, sans saveur, un coin de ville mortel.

Alors, pour me faire accepter de Brahim et Pablo, j'ai échafaudé un plan. Simple, efficace, génial. Pas de raisons que les projecteurs ne soient braqués que sur le duo. Je suis bien décidé à prouver que les larcins ne sont pas réservés aux racailles de la cité des marronniers, et que leur talent a déteint sur le lotissement voisin. Ras-le-bol des clichés, le garçon de bonne famille – ça veut dire quoi d'ailleurs ? – [celui] que je suis peut lui aussi sortir du lot et secouer la réputation des lieux.

La première étape doit se dérouler ce soir. J'ai eu l'idée la semaine dernière avant une partie de petits chevaux. C'est à ce moment-là que je l'ai aperçue. La boîte abritant une partie des économies de mes parents, de l'argent qui dort. J'ai attendu aujourd'hui pour passer à l'action

car ma mère et ma sœur sont chez ma tante pour le week-end, et mon père a le sommeil lourd. Récupérer les biffetons n'est pas la partie la plus fastoche. L'argent va m'ouvrir des portes. Il faut dire que j'ai besoin de matos pour réussir mon coup. Des plombes que je patiente sous ma couette Harry Potter. Le radio-réveil indique 23h45, c'est l'heure.

À peine la porte de ma chambre entrouverte que j'entends les ronflements de mon père. L'escalier en bois ne me fait pas de cadeau, j'ignorais qu'il était capable d'un boucan pareil. Arrivé en bas, le sifflement émis par mon père me rassure. Je me dirige alors vers son bureau, tire une chaise et grimpe jusqu'à la porte la plus haute du meuble. Pas de temps à perdre. J'y suis presque. La boîte en carton trône au sommet d'une pile instable, il faut que je me dresse sur la pointe des pieds. Je retiens mon souffle. Ne surtout pas réveiller mon père. Un dernier effort, une pensée pour Brahim et Pablo. Vous allez voir ce que vous allez voir les cocos ! Au moment où j'empoigne la réserve à billets, la chaise bascule et je m'effondre avec le jeu de Monopoly. Pas possible ! Ma rage décuple quand je découvre les bouts de papier éparpillés sur le parquet : des francs, des foutus francs !

Alexandra LUQUE PEÑALVER

« Mes biens chères sœurs » de Chloé Délaume³

Le crépuscule des guignols

Le patriarcat bande mou. Quelque chose est pourri au royaume de la flaque, les indices et symptômes croissent et se multiplient. À se regarder jouir de son impunité, le mâle alpha n'a pas vu surgir l'obsolescence de ses propres attributs et fonctions symboliques.

Vigueur, combativité, courage, maîtrise : les canons occidentaux antiques sont en cours de fossilisation. Le mâle alpha s'éteint, ses pouvoirs s'amenuisent. L'époque est historique et les faits indéniables.

Les critères et fictions virilistes se périment à mesure que la technologie se substitue à l'humain. Force et puissance physiques : les muscles de ces messieurs, l'automatisation s'en branle, drones et exosquelettes partout se greffent et se déploient.

Les formes et stratégies d'oppression séculaires s'avèrent déjà inefficaces. Intimider un algorithme ne relève pas plus de l'envisageable que de culpabiliser une base de données. Les logiciels sont insensibles au chantage affectif, l'intelligence artificielle hermétique aux effets de la testostérone.

Au contact de la quatrième révolution industrielle, la phallocratie devient soluble : tous égaux devant le chômage et les applications de rencontre. Des corps usés, nervures dissoutes, de la viande au rabais qui à force de râteaux s'est tellement attendrie, c'est dur de distinguer l'identité sexuelle de la chair à pâtée, quel que soit le marché sur lequel elle échoue.

Le couillard ne contrôle plus rien mis à part la taille de sa barbe. Les jeunes filles codent et les enfants rient de la fable du chevalier. Évolution des mœurs et des pratiques de vie. Sur les écrans, trop de héros ; dans la réalité, protéger est un verbe qui ne se conjugue plus qu'à l'échec antérieur.

Le mythe du papatronic pilier sécuritaire se consume à même la souche, en sachant le roi nu, personne ne se veut plus prince. Un sceptre, une dynastie. Faillite pour héritage et anosognosie, des châteaux en hospice avec vue sur le bilan carbone, la corruption transmise de gourdin en gourdin. Les trésors de papy, la jeunesse le remercie, mais elle n'a pas de placards dans sa colocation.

C'est l'histoire d'une espèce qui se regarde dans le miroir sans admettre que son visage est celui de Donald Trump. Ni que le monothéisme lui fait une vilaine peau. C'est l'histoire de la chute du vieux papatronat à l'heure où la puissance ne sait plus dans quel corps elle devrait s'incarner. C'est l'histoire du pouvoir qui, soudain, change de camp.

³ Édition : Seuil 57, rue Gaston-Tessier, Paris XIXème. Pages : 9-11.

María Isabel MEDINA LÓPEZ

Le Petit Prince, A. de Saint - Exupéry, 1999, Gallimard, 73-78.

Le lendemain revint le petit prince.

“Il eût mieux valu revenir à la même heure, dit le renard. Si tu viens, par exemple, à quatre heures de l'après-midi, dès trois heures je commencerai d'être heureux. Plus l'heure avancera, plus je me sentirai heureux. À quatre heures, déjà, je m'agiterai et m'inquiéterai : je découvrirai le prix du bonheur ! Mais si tu viens n'importe quand, je ne saurai jamais à quelle heure m'habiller le cœur... Il faut des rites.

– Qu'est-ce qu'un rite ? Dit le petit prince.

– C'est aussi quelque chose de trop oublié, dit le renard. C'est ce qui fait qu'un jour est différent des autres jours, une heure des autres heures. Il y a un rite, par exemple, chez mes chasseurs. Ils dansent le jeudi avec les filles du village. Alors le jeudi est jour merveilleux ! Je vais me promener jusqu'à la vigne. Si les chasseurs dansaient n'importe quand, les jours se ressembleraient tous, et je n'aurais point des vacances.”

Ainsi, le petit prince apprivoisa le renard. Et quand l'heure du départ fut proche : “Ah ! Dit le renard... Je pleurerai.

– C'est ta faute, dit le petit prince, je ne te souhaitais point de mal, mais tu as voulu que je t'apprivoise...

– Bien sûr, dit le renard.

– Mais tu vas pleurer ! Dit le petit prince.

– Bien sûr, dit le renard.

– Alors tu n'y gagnes rien !

– J'y gagne, dit le renard, à cause de la couleur du blé.” Puis il ajouta :

“Va recevoir les roses. Tu comprendras que la tienne est unique au monde. Tu reviendras me dire adieu, et je te ferai cadeau d'un secret.”

Le petit prince s'en fut recevoir les roses :

“Vous n'êtes pas du tout semblables à ma rose, vous n'êtes rien encore, dit-il. Personne se vous a apprivoisées et vous n'avez apprivoisé personne. Vous êtes comme était mon renard. Ce n'était qu'un renard semblable à cent mille autres. Mais j'en ai fait mon ami et il est maintenant unique au monde.”

Et les roses étaient bien gênées.

“Vous êtes belles, mais vous êtes vides, leur dit-il encore. On ne peut pas mourir pour vous. Bien sûr, ma rose à moi, un passant ordinaire croirait qu'elle vous ressemble. Mais à elle seule elle est plus importante que vous toutes, puisque c'est elle qui j'ai arrosée. Puisque c'est elle qui j'ai mise sous globe. Puisque c'est elle que j'ai abritée par le paravent. Puisque c'est elle dont j'ai tué les chenilles (sauf les deux ou trois pour les papillons). Puisque c'est elle que j'ai écoutée se plaindre, ou se vanter, ou même quelquefois se taire. Puisque c'est ma rose.”

Et il revint vers le renard :

“ Adieu, dit-il...

– Adieu, dit le renard. Voici mon secret. Il est très simple : on ne voit bien qu'avec le cœur. L'essentiel est invisible pour les yeux.

– L'essentiel est invisible pour les yeux, répéta le petit prince, afin de se souvenir.

– C'est le temps que tu as perdu pour ta rose qui fait ta rose si importante.

– C'est le temps que j'ai perdu pour ma rose..., fit le petit prince, afin de se souvenir.

– Les hommes ont oublié cette vérité, dit le renard Mais tu ne dois pas l'oublier. Tu en deviens responsable pur toujours de ce que tu as apprivoisé. Tu es responsable de ta rose...

– Je suis responsable de ma rose...”, répéta le petit prince, afin de se souvenir.

Belén MORENO REGAÑA

Terre des Hommes, Antoine de Saint-Éxupéry, [1939]1974, 182-185

“Et je poursuivis mon voyage parmi ce peuple dont le sommeil était trouble comme un mauvais lieu. Il flottait un bruit vague fait de ronflements rauques, de plaintes obscures, du raclement de godillots de ceux qui, brisés d’un côté, essayaient l’autre. Et toujours en sourdine cet intarissable accompagnement de galets retournés par la mer.

Je m’assis en face d’un couple. Entre l’homme et la femme, l’enfant, tant bien que mal, avait fait son creux, et il dormait. Mais il se retoruna dans le sommeil, et son bisage m’apparut sous la veilleuse. Ah! Quel adorable visage! Il était né de ce couple-là une sorte de fruit doré. Il était né de ces lourdes hardes cette réussite de charme et de grâce. Je me penchai sur ce front lisse, sur cette douce moue des lèvres, et je me dis: voici un visage de musicien, voici Mozart enfant, voici une belle promesse de la vie. Les petits princes des légendes n’étaient point différents de lui: protégé, entouré, cultivé, que ne saurait-il devenir! Quand il naît par mutation dans les jardins une rose nouvelle, voilà tous les jardiniers qui s’émeuvent. On isole la rose, on cultive la rose, on la favorise. Mais il n’est point de jardinier pour les hommes. Mozart enfant sera marqué comme les autres par la machine à emboutir. Mozart fera ses plus hautes joies de musique pourrie, dans la puanteur des cafés-concerts. Mozart est condamné.

Et je regagnai mon wagon. Je me disais: ces gens ne souffrent guère de leur sort. Et ce n’est point la charité ici qui me tourmente. Il ne s’agit point de s’attendrir sur une plaie éternellement ouverte. Ceux qui la portent ne la sentent pas. C’est quelque chose comme l’espèce humaine qui est blessé ici, qui est lésé. Je ne crois guère à la pitié. Ce qui me tourmente, c’est le point de vue du jardinier. Ce qui me tourmente, ce n’est pas cette misère, dans laquelle, après tout, on s’installe aussi bien que dans la paresse. Des générations d’Orientaux vivent dans la crasse et s’y plaisent. Ce qui me tourmente, les soupes populaires ne le guérissent point. Ce qui me tourmente, ce ne sont ni ces creux, ni ces bosses, ni cette laideur. C’est un peu, dans chacun de ces hommes, Mozart assassiné.

Seul l’Esprit, s’il souffle sur la glaise, peut créer l’Homme.”

Raquel NAVARRO ESPARZA

Andersen, H. C. (1805 – 1875). “La princesse au petit pois”, *Touslescontes.com*. En ligne Consulté le 4 novembre 2019 sur <http://touslescontes.com/biblio/contes.php?idconte=143>

Il était une fois un prince qui voulait épouser une princesse, mais une vraie princesse. Il fit le tour de la terre pour en trouver une mais il y avait toujours quelque chose qui clochait ; des princesses, il n'en manquait pas, mais étaient-elles de vraies princesses ? C'était difficile à apprécier, toujours une chose ou l'autre ne lui semblait pas parfaite. Il rentra chez lui tout triste, il aurait tant voulu avoir une véritable princesse.

Un soir, par un temps affreux, éclairs et tonnerre, cascade de pluie que c'en était effrayant, on frappa à la porte de la ville et le vieux roi lui-même alla ouvrir.

C'était une princesse qui était là dehors. Mais grands dieux ! de quoi avait-elle l'air dans cette pluie, par ce temps ! L'eau coulait de ses cheveux et de ses vêtements, entrant par la pointe de ses chaussures et ressortait par le talon ... et elle prétendait être une véritable princesse !

« Nous allons bien voir ça, » pensait la vieille reine, mais elle ne dit rien. Elle alla dans la chambre à coucher, retira la literie et mit un petit pois au fond du lit ; elle prit ensuite vingt matelas qu'elle empila sur le petit pois et, par-dessus, elle mit encore vingt édredons en plumes d'eider.

C'est là-dessus que la princesse devrait coucher cette nuit-là.

Au matin, on lui demanda comment elle avait dormi.

« Affreusement mal, » répondit-elle, « je n'ai presque pas fermé l'œil de la nuit. Dieu sait ce qu'il y avait dans ce lit. J'étais couchée sur quelque chose de si dur que j'en ai des bleus et des noirs sur tout le corps ! C'est terrible ! »

Alors, ils reconnurent que c'était une vraie princesse puisque, à travers les vingt matelas et les vingt édredons en plume d'eider, elle avait senti le petit pois. Une peau aussi sensible ne pouvait être que celle d'une authentique princesse.

Le prince la prit donc pour femme, sûr maintenant d'avoir une vraie princesse et le petit pois fut exposé dans le cabinet des trésors d'art, où on peut encore le voir si personne ne l'a emporté.

Et ceci est une vraie histoire.

Rocío OLIVER CARRASCO

« La mort de Gavroche », *Les Misérables*. Victor Hugo, "15 textes à lire. 150 exercices pour écrire", Christian Lamblin - François Fontaine. Retz, 1994. En ligne (<http://platea.pntic.mec.es/cvera/hotpot/miserables.htm>)

La mort de Gavroche

Il rampait à plat ventre, galopait à quatre pattes, prenait son panier aux dents, se tordait, glissait, ondulait, serpentait d'un mort à l'autre, et vidait la giberne ou la cartouchière comme un singe ouvre une voix.

De la barricade, dont il était encore assez près, on n'osait lui crier de revenir, de peur d'appeler l'attention sur lui.

Sur un cadavre, qui était un caporal, il trouva une poire à poudre.

- Pour la soif, dit-il, en la mettant dans sa poche.

À force d'aller en avant, il parvint au point où le brouillard de la fusillade devenait transparent.
(...)

Au moment où Gavroche débarrassait de ses cartouches un sergent gisant près d'une borne, une balle frappa le cadavre.

- Fichtre! dit Gavroche. Voilà qu'on me tue mes morts.

Une deuxième balle fit étinceler le pavé à côté de lui. Une troisième renversa son panier.

Gavroche regarda et vit que cela venait de la banlieue.

Il se dressa tout droit, debout, les cheveux au vent, les mains sur les hanches, l'oeil fixé sur les gardes nationaux qui tiraient, et il chanta:

On est laid à Nanterre,

C'est la faute à Voltaire,

Et bête à Palaiseau,

C'est la faute à Rousseau.

Puis il ramassa son panier, y remit, sans en perdre une seule, les cartouches qui en étaient tombées et, avançant vers la fusillade, alla dépouiller une autre giberne. Là une quatrième balle le manqua encore. Gavroche chanta:

Je ne suis pas notaire,

C'est la faute à Voltaire,

Je suis un oiseau,

C'est la faute à Rousseau.

Une cinquième balle ne réussit qu'à tirer de lui un troisième couplet:

Joie est mon caractère,

C'est la faute à Voltaire,

Misère est mon trousseau,

C'est la faute à Rousseau.

Cela continua ainsi quelque temps. Le spectacle était épouvantable et charmant. Gavroche, fusillé, taquinait la fusillade. Il avait l'air de s'amuser beaucoup.

C'était le moineau becquetant les chasseurs. Il répondait à chaque décharge par un couplet. On le visait sans cesse, on le manquait toujours. Les gardes nationaux et les soldats riaient en l'ajustant. (...)

Une balle pourtant, mieux ajustée ou plus traître que les autres, finit par atteindre l'enfant feu follet. On vit Gavroche chanceler, puis il s'affaissa. Toute la barricade poussa un cri; assis sur son séant, un long filet de sang rayait son visage, il éleva ses deux bras en l'air, regarda du côté d'où était venu le coup, et se mit à chanter:

Je suis tombé par terre,

C'est la faute à Voltaire,

Le nez dans le ruisseau,

C'est la faute à ...

Il n'acheva point. Une seconde balle du même tireur l'arrêta court. Cette fois il s'abattit la face contre le pavé, et ne remua plus. Cette petite grande âme venait de s'envoler.

Simon PROVOST

Je suis d'ailleurs, H. P. Lovecraft, 1926 (*The Outsider*)

Malheureux celui auquel les souvenirs d'enfance n'apportent que crainte et tristesse. Misérable celui dont la mémoire est peuplée d'heures passées dans de vastes pièces solitaires et lugubres aux tentures brunâtres et aux alignements obsédants de livres antiques, et de longues veilles angoissées dans des bois crépusculaires composés d'arbres absurdes et gigantesques, chargés de lianes, qui, en silence, poussent toujours plus haut leurs bras sinueux. Tel est le lot que les dieux m'ont accordé à moi, l'étonné, le banni, le déçu, le brisé. Et pourtant je me sens étrangement satisfait et m'accroche farouchement à ces souvenirs flétris lorsque mon esprit, pour un moment, menace d'aller au-delà, chercher ce qui est autre.

Point ne sais où je suis né, mais le château était infiniment vieux et infiniment affreux, plein de passages obscurs et de hautes voûtes où l'œil, lorsqu'il se hasardait vers elles, ne décelait que nuit et toiles d'araignées. Les pierres dans les couloirs gauchis semblaient toujours atrocement humides, et il régnait partout une odeur maudite, odeur de charniers toujours renouvelés par les générations qui meurent. Il n'y faisait jamais jour; il m'arrivait parfois d'allumer des chandelles et de chercher longtemps dans leur flamme fixe et immobile un soulagement ou un secours; dehors non plus il n'y avait pas de soleil, car ces arbres haïssables s'élevaient bien au-dessus de la plus haute et de la plus inaccessible des tours. Il y avait pourtant une tour noire qui montait au-dessus des arbres dans le ciel inconnu de l'au-delà de la nuit, mais elle était à moitié en ruine et l'on ne pouvait y monter qu'au prix d'une escalade presque impossible le long de sa muraille lisse.

J'ai dû vivre des années dans cet endroit, mais je ne peux mesurer le temps. Des êtres ont dû veiller sur moi et prévoir mes besoins, pourtant je ne peux me souvenir d'aucune personne à l'exception de moi-même, de rien de vivant en dehors de mes compagnons silencieux, les rats, les chauves-souris et les araignées. Je pense que la personne, quelle qu'elle fût, qui veilla sur mes premières années devait être d'un âge incroyablement avancé, car ma première conception d'un être animé ressemble à une caricature de moi-même, déformée, réduite, et pourrissante comme le château même. Pour moi, il n'y avait rien d'horrible dans les os et les squelettes qui jonchaient certaines des cryptes de pierre, profondément enfouies sous les fondations. C'est incroyable, mais j'associais ces choses à la vie quotidienne, et les prenais pour plus naturelles que les images colorées d'êtres vivants que je rencontrais dans nombre de mes livres moisis. C'est dans ces ouvrages que j'ai appris tout ce que je sais. Je n'ai pas eu de précepteur pour me guider, pour me conduire, et je n'ai pas souvenir d'une voix humaine au cours de toutes ces années, pas même de la mienne - car si j'ai lu des livres qui parlaient du langage, je n'ai jamais essayé de parler à voix haute. Mon aspect physique. je n'y pensais jamais non plus, car il n'y avait pas de miroirs dans ce château, et je me considérais moi-même, automatiquement, semblable à ces êtres jeunes que je voyais dessinés et peints dans les livres. Et je me croyais jeune parce que j'avais peu de souvenirs.

Marta ROSA ROSA

Le premier amour, Véronique Olmi, 2010, Ed. Grasset.

Il suffit parfois d'un rien pour que la vie bascule. Un moment d'inattention au passage clouté. Une grève SNFC. Un nouveau voisin. Une panne d'ascenseur. Une lettre. Un coup de fil dans la nuit.

Ma vie a basculé le 23 juin 2008 à 20h34, à l'instant même où j'ôtai la feuille de papier journal qui protégeait le Pommard qui devait accompagner l'épaule d'agneau qui cuisait au four depuis 26 minutes. Le Pommard, débarrassé de son journal, n'a jamais été débouché. L'épaule d'agneau n'a jamais été cuite, j'ai eu la présence d'esprit d'éteindre le four avant de m'enfuir en Italie. Et aussi celle d'éteindre les bougies allumées un peu partout dans le salon.

Quand je me suis réveillée ce matin-là, le 23 juin 2008, je savais ce qui m'attendait. C'était nos 25 ans de mariage avec Marc, et j'avais décidé de tout prendre en mains et que la soirée soit exemplaire – bien sûr, si j'avais écouté Marc et accepté sa proposition de dîner au Grand Colbert, rien de tout cela ne serait arrivé, mais aller au restaurant était tellement convenu, l'idée en était si pauvre, que j'avais préféré organiser une soirée intime qui correspondrait mieux à nos goûts et à nos désirs. J'en voulais un peu à Marc de ne pas avoir eu l'audace de me proposer d'aller fêter l'événement dans une capitale européenne, à défaut de New York dont je rêvais depuis toujours et qui aurait dû, soit dit en passant, être la destination de notre lune de miel, à la place de quoi nous nous étions retrouvés dans cet hôtel minable de Venise, au demeurant bien trop cher pour nous à l'époque.

Vraiment, ça aurait pu être parfait. Si seulement. Je ne m'étais pas disputée avec le caviste. N'étais pas sortie de sa boutique sans lui avoir rien acheté, pour finalement prendre la bouteille de Pommard que Marc avait ramenée de Bourgogne le week-end précédent et enveloppée dans les pages annonces de *Libération*.

« Emilie, Aix 1976. Rejoins-moi au plus vite à Gênes. Dario. »

Je n'ai pensé à rien. Je ne me suis posé aucune question. J'ai fait des gestes sans les vouloir. J'ai éteint le four. J'ai soufflé les bougies. J'ai posé sur la table de la cuisine un mot pour Marc : « Ne t'inquiète SURTOUT pas. »

J'ai passé une veste légère sur ma robe légère. J'ai pris mes clés de voiture. Mon sac. Oublié mon portable. Et je suis sortie.

Je m'appelle Emilie. Je vivais à Aix-en-Provence en 1976. L'année où j'ai rencontré Dario. Il venait de Gênes. Il était italien et c'était mon premier amour.

Pablo RUIZ

« Chanson d'automne » de Paul Verlaine⁴

Les sanglots longs
Des violons
De l'automne
Blessent mon coeur
D'une langueur
Monotone.

Tout suffocant
Et blême, quand
Sonne l'heure,
Je me souviens
Des jours anciens
Et je pleure

Et je m'en vais
Au vent mauvais
Qui m'emporte
Deçà, delà,
Pareil à la
Feuille morte.

Paul Verlaine, *Poèmes saturniens*

⁴ <https://www.poetica.fr/poeme-1824/paul-verlaine-chanson-automne/>

María del Mar SAETA MARCOS

« Le Crépuscule du soir », *Les Fleurs du Mal*, Charles Baudelaire (1857)

Voici le soir charmant, ami du criminel ;
Il vient comme un complice, à pas de loup ; le ciel
Se ferme lentement comme une grande alcôve,
Et l'homme impatient se change en bête fauve.

Ô soir, aimable soir, désiré par celui
Dont les bras, sans mentir, peuvent dire : Aujourd'hui
Nous avons travaillé ! - C'est le soir qui soulage
Les esprits que dévore une douleur sauvage,
Le savant obstiné dont le front s'alourdit,
Et l'ouvrier courbé qui regagne son lit.

Cependant des démons malsains dans l'atmosphère
S'éveillent lourdement, comme des gens d'affaire,
Et cognent en volant les volets et l'auvent.
A travers les lueurs que tourmente le vent
La Prostitution s'allume dans les rues ;
Comme une fourmilière elle ouvre ses issues ;
Partout elle se fraye un occulte chemin,
Ainsi que l'ennemi qui tente un coup de main ;

Elle remue au sein de la cité de fange
Comme un ver qui dérobe à l'homme ce qu'il mange.
On entend çà et là les cuisines siffler,
Les théâtres glapir, les orchestres ronfler ;
Les tables d'hôte, dont le jeu fait les délices,
S'emplissent de catins et d'escrocs, leurs complices,
Et les voleurs, qui n'ont ni trêve ni merci,
Vont bientôt commencer leur travail, eux aussi,

Et forcer doucement les portes et les caisses
Pour vivre quelques jours et vêtir leurs maîtresses.

Recueille-toi, mon âme, en ce grave moment,
Et ferme ton oreille à ce rugissement.
C'est l'heure où les douleurs des malades s'aigrissent !
La sombre Nuit les prend à la gorge ; ils finissent
Leur destinée et vont vers le gouffre commun ;
L'hôpital se remplit de leurs soupirs. - Plus d'un
Ne viendra plus chercher la soupe parfumée,
Au coin du feu, le soir, auprès d'une âme aimée.

Encore la plupart n'ont-ils jamais connu
La douceur du foyer et n'ont jamais vécu !

Ainhoa SÁNCHEZ LÓPEZ

À la recherche du temps perdu. *La prisonnière* (Première partie), Marcel Proust, Gallimard, 305-307

Elle usait, non par raffinement de style, mais pour réparer ses imprudences, de ces brusques sautes de syntaxe ressemblant un peu à ce que les grammairiens appellent anacoluthes ou je ne sais comment. S'étant laissée aller, en parlant femmes, à dire : « Je me rappelle que dernièrement je », brusquement, après un « quart de soupir », « je » devenait « elle », c'était une chose qu'elle avait aperçue en promeneuse innocente, et nullement accomplie. Ce n'était pas elle qui était le sujet de l'action. J'aurais voulu me rappeler exactement le commencement de la phrase pour conclure moi-même, puisqu'elle lâchait pied, à ce qu'en eût été la fin. Mais comme j'avais attendu cette fin, je me rappelais mal le commencement, que peut-être mon air d'intérêt lui avait fait dévier, et je restais anxieux de sa pensée vraie, de son souvenir véridique. Il en est malheureusement des commencements d'un mensonge de notre maîtresse comme des commencements de notre propre amour, ou d'une vocation. Ils se forment, se conglomèrent, ils passent, inaperçus de notre propre attention.

Quand on veut se rappeler de quelle façon on a commencé d'aimer une femme, on aime déjà ; les rêveries d'avant, on ne se disait pas : c'est le prélude d'un amour, faisons attention ; et elles avançaient par surprise, à peine remarquées de nous. De même, sauf des cas relativement assez rares, ce n'est guère que pour la commodité du récit que j'ai souvent opposé ici un dire mensonger d'Albertine à son assertion première sur le même sujet. Cette assertion première, souvent, ne lisant pas dans l'avenir et ne devinant pas quelle affirmation contradictoire lui ferait pendant, elle s'était glissée inaperçue, entendue certes de mes oreilles, mais sans que je l'isolasse de la continuité des paroles d'Albertine. Plus tard, devant le mensonge parlant, ou pris d'un doute anxieux, j'aurais voulu me rappeler ; c'était en vain ; ma mémoire n'avait pas été prévenue à temps ; elle avait cru inutile de garder copie.

Daniel SUÁREZ BLANCO

Les derniers jours de nos pères. Dicker, J., 2012, Éditions de Fallois, 243 244.

Le lendemain fut leur dernière journée à Londres. Ils avaient passé deux semaines en Angleterre. Pal annonça son départ à France Doyle, puis il passa l'après-midi avec Stanislas.

- Bon vent, lui dit sobrement Stanislas, lorsqu'ils se quittèrent.
- Salue bien les autres de ma part quand tu les verras.

Le vieux pilote promit.

- Surtout Laura... précisa encore Pal.
- Surtout Laura, répéta Stanislas avec douceur.

Pal regrettait tant de n'avoir pas retrouvé Laura. Il avait passé la majeure partie de sa permission à l'attendre à Bloomsbury, fidèlement, plein d'espoir, sursautant à chaque bruit. À présent, il était triste.

De retour à l'appartement, il trouva Faron, qui s'agitait, à moitié nu. Au bout d'un moment, celui-ci vint trouver Pal dans le salon.

- J'ai besoin de la salle de bains...
- Fais donc. Je n'en ai pas besoin.
- Je dois l'occuper longtemps.
- Tout le temps que tu veux.
- Merci.

Et Faron partit s'enfermer. Assis dans la baignoire pleine, un miroir de poche dans la main, il se rasa de près et se nettoya longuement. Puis il se coupa les cheveux, les lava soigneusement, et ne les gomena pas. Il s'habilla d'un costume blanc et de chaussures en toile, blanches aussi. Une fois prêt, il accrocha à son cou la croix de Claude au moyen d'une cordelette, puis, face à son miroir, il serra le poing et se frappa le torse, violemment, en cadence, scandant la marche militaire du pardon ultime. Il se battait la coulpe. Il demandait pardon au Seigneur. En dévisageant son reflet, il récita la poésie de Pal. Il l'avait apprise par cœur.

Que s'ouvre devant moi le chemin de mes larmes,

Car je suis à présent l'artisan de mon âme.

Je ne crains ni les bêtes, ni les Hommes,

Ni l'hiver, ni le froid, ni les vents.

Au jour où je pars vers les forêts d'ombres, de haine et de peur,

Que l'on me pardonne mes errements et que l'on me pardonne mes erreurs,

Moi qui ne suis qu'un petit voyageur,

Qui ne suit que la poudre du vent, la poussière du temps.

J'ai peur.

J'ai peur.

Nous sommes les derniers Hommes, et nos cœurs, en rage,

ne battront plus longtemps.

Depuis le matin, Faron était envahi par un pressentiment. Il fallait que le Seigneur lui pardonne ce qu'il avait fait qu'il l'aide à rester fier jusqu'à son dernier souffle. Car il savait à cet instant précis qu'il allait bientôt mourir.

Nora TAITEUF BAYA

Le Petit Prince, Antoine de Saint-Exupéry, 1943, chapitre 8

J'appris bien vite à mieux connaître cette fleur. Il y avait toujours eu, sur la planète du petit prince, des fleurs très simples, ornées d'un seul rang de pétales, et qui ne tenaient point de place, et qui ne dérangeaient personne. Elles apparaissaient un matin dans l'herbe, et puis elles s'éteignaient le soir. Mais celle-là avait germé un jour, d'une graine apportée d'on ne sait où, et le petit prince avait surveillé de très près cette brindille qui ne ressemblait pas aux autres brindilles. Ça pouvait être un nouveau genre de baobab. Mais l'arbuste cessa vite de croître, et commença de préparer une fleur. Le petit prince, qui assistait à l'installation d'un bouton énorme, sentait bien qu'il en sortirait une apparition miraculeuse, mais la fleur n'en finissait pas de se préparer à être belle, à l'abri de sa chambre verte. Elle choisissait avec soin ses couleurs. Elle s'habillait lentement, elle ajustait un à un ses pétales. Elle ne voulait pas sortir toute fripée comme les coquelicots. Elle ne voulait apparaître que dans le plein rayonnement de sa beauté. Eh! oui. Elle était très coquette ! Sa toilette mystérieuse avait donc duré des jours et des jours. Et puis voici qu'un matin, justement à l'heure du lever du soleil, elle s'était montrée.

Et elle, qui avait travaillé avec tant de précision, dit en bâillant:

- Ah! Je me réveille à peine... Je vous demande pardon... Je suis encore toute décoiffée...

Le petit prince, alors, ne put contenir son admiration:

- Que vous êtes belle !

- N'est-ce pas, répondit doucement la fleur. Et je suis née en même temps que le soleil...

Le petit prince devina bien qu'elle n'était pas trop modeste, mais elle était si émouvante !

- C'est l'heure, je crois, du petit déjeuner, avait-elle bientôt ajouté, auriez-vous la bonté de penser à moi...

Et le petit prince, tout confus, ayant été chercher un arrosoir d'eau fraîche, avait servi la fleur.

Ainsi l'avait-elle bien vite tourmenté par sa vanité un peu ombrageuse. Un jour, par exemple, parlant de ses quatre épines, elle avait dit au petit prince:

- Ils peuvent venir, les tigres, avec leurs griffes !

- Il n'y a pas de tigres sur ma planète, avait objecté le petit prince, et puis les tigres ne mangent pas l'herbe.

- Je ne suis pas une herbe, avait doucement répondu la fleur.

- Pardonnez-moi...

- Je ne crains rien des tigres, mais j'ai horreur des courants d'air. Vous n'auriez pas un paravent ?

"Horreur des courants d'air... ce n'est pas de chance, pour une plante, avait remarqué le petit prince. Cette fleur est bien compliquée..."

- Le soir vous me mettez sous globe. Il fait très froid chez vous. C'est mal installé. Là d'où je viens...

Mais elle s'était interrompue. Elle était venue sous forme de graine. Elle n'avait rien pu connaître des autres mondes. Humiliée de s'être laissé surprendre à préparer un mensonge aussi naïf, elle avait toussé deux ou trois fois, pour mettre le petit prince dans son tort:

- Ce paravent ?...

- J'allais le chercher mais vous me parliez !

Alors elle avait forcé sa toux pour lui infliger quand même des remords.

Ainsi le petit prince, malgré la bonne volonté de son amour, avait vite douté d'elle. Il avait pris au sérieux des mots sans importance, et était devenu très malheureux.

"J'aurais dû ne pas l'écouter, me confia-t-il un jour, il ne faut jamais écouter les fleurs. Il faut les regarder et les respirer. La mienne embaumait ma planète, mais je ne savais pas m'en réjouir. Cette histoire de griffes, qui m'avait tellement agacé, eût dû m'attendrir..."

Il me confia encore:

"Je n'ai alors rien su comprendre ! J'aurais dû la juger sur les actes et non sur les mots. Elle m'embaumait et m'éclairait. Je n'aurais jamais dû m'enfuir ! J'aurais dû deviner sa tendresse derrière ses pauvres ruses. Les fleurs sont si contradictoires ! Mais j'étais trop jeune pour savoir l'aimer."

Andrés VÁZQUEZ LUCENA

Recueil : Poésies diverses, Pierre de Ronsard (1587)

Ma petite colombelle,
Ma mignonne toute belle,
Mon petit œil, baissez-moi ;
D'une bouche toute pleine
De musc, chassez-moi la peine
De mon amoureux émoi.

Quand je vous dirai, Mignonne,
Approchez-vous, qu'on me donne
Neuf baisers tout à la fois,
Donnez-m'en seulement trois,

Tels que Diane guerrière
Les donne à Phébus son frère,
Et l'Aurore à son vieillard :
Puis reculez votre bouche,
Et bien loin toute farouche
Fuyez d'un pied frétilard.

Comme un taureau par le pré
Court après son amourée,
Ainsi tout chaud de courroux
Je courrai fou après vous ;

Et prise d'une main forte
Vous tiendrai, de telle sorte
Qu'un Aigle un Cygne tremblant.

Lors faisant de la modeste,
De me redonner le reste
Des baisers, ferez semblant.

Mais en vain serez pendante
Toute à mon col, attendante
(Tenant un peu l'œil baissé)
Pardon de m'avoir laissé.

Car en lieu de six adonques (1)
J'en demanderai plus qu'oncques (2)
Tout le ciel d'étoiles n'eut ;
Plus que d'arène poussée
Aux bords, quand l'eau courroucée
Contre les rives s'émeut.

1. Adonques : Alors, maintenant.
2. Oncques : Jamais

David Vilas Antelo

"Liberté", Poésie et Vérité. Paul Éluard 1942

Sur mes cahiers d'écolier
Sur mon pupitre et les arbres
Sur le sable sur la neige
J'écris ton nom

Sur chaque bouffée d'aurore
Sur la mer sur les bateaux
Sur la montagne démente
J'écris ton nom

Sur le tremplin de ma porte
Sur les objets familiers
Sur le flot du feu béni
J'écris ton nom

Sur toutes les pages lues
Sur toutes les pages blanches
Pierre sang papier ou cendre
J'écris ton nom

Sur la mousse des nuages
Sur les sueurs de l'orage
Sur la pluie épaisse et fade
J'écris ton nom

Sur toute chair accordée
Sur le front de mes amis
Sur chaque main qui se tend
J'écris ton nom

Sur les images dorées
Sur les armes des guerriers
Sur la couronne des rois
J'écris ton nom

Sur les formes scintillantes
Sur les cloches des couleurs
Sur la vérité physique
J'écris ton nom

Sur la vitre des surprises
Sur les lèvres attentives
Bien au-dessus du silence
J'écris ton nom

Sur la jungle et le désert
Sur les nids sur les genêts
Sur l'écho de mon enfance
J'écris ton nom

Sur les sentiers éveillés
Sur les routes déployées
Sur les places qui débordent
J'écris ton nom

Sur mes refuges détruits
Sur mes phares écroulés
Sur les murs de mon ennui
J'écris ton nom

Sur les merveilles des nuits
Sur le pain blanc des journées
Sur les saisons fiancées
J'écris ton nom

Sur la lampe qui s'allume
Sur la lampe qui s'éteint
Sur mes maisons réunies
J'écris ton nom

Sur l'absence sans désir
Sur la solitude nue
Sur les marches de la mort
J'écris ton nom

Sur tous mes chiffons d'azur
Sur l'étang soleil moisi
Sur le lac lune vivante
J'écris ton nom

Sur le fruit coupé en deux
Du miroir de ma chambre
Sur mon lit coquille vide
J'écris ton nom

Sur la santé revenue
Sur le risque disparu
Sur l'espoir sans souvenir
J'écris ton nom

Sur les champs sur l'horizon
Sur les ailes des oiseaux
Et sur le moulin des ombres
J'écris ton nom

Sur mon chien gourmand et tendre
Sur ses oreilles dressées
Sur sa patte maladroite
J'écris ton nom

Et par le pouvoir d'un mot
Je recommence ma vie
Je suis né pour te connaître
Pour te nommer.... **Liberté**